H. Kessler et G.E. Kornilov, éd(s.), *Kolhoznaja žizn' na Urale 1935-1953*

Gábor T. Rittersporn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6092>

DOI : 10.4000/monderusse.6092

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 741-744

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Gábor T. Rittersporn, « H. Kessler et G.E. Kornilov, éd(s.), *Kolhoznaja žizn' na Urale 1935-1953* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6092>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

H. Kessler et G.E. Kornilov, éd.s., *Kolhoznaja žizn' na Urale 1935-1953*

Gábor T. Rittersporn

RÉFÉRENCE

H. KESSLER et G.E. KORNILOV, éd.s., ***Kolhoznaja žizn' na Urale 1935-1953*** [La vie au kolkhoze dans l'Oural 1935-1953]. Moscou : ROSSPEN, 2006, 841 p. (Dokumenty sovetskoj istorii)

- 1 À bien des égards, le travail de l'historien ressemble aux corvées de l'archéologue. Comme ce dernier, l'historien s'arrête à tout ce qui tombe dans son champ de vision, ne serait-ce que pour un instant. On ne sait jamais : quelque détail d'un texte, un fragment de phrase sur une feuille déchirée, une faute d'orthographe, une note hâtivement gribouillée sur une lettre officielle, une signature ou un chiffre... n'ouvrent-ils pas des perspectives insoupçonnées ? Il arrive souvent qu'un document fascinant bien que ne portant pas tout à fait sur le sujet n'en recèle pas moins des informations précieuses que l'on ne saurait trouver ailleurs. Il arrive également que des matériaux concernant un thème s'avèrent moins intéressants que des sources qui n'y touchent que tangentiellement. De même, des fonds d'archives qui ont *a priori* peu de choses en commun avec l'objet d'étude peuvent se révéler aussi utiles que ceux qui le concernent précisément. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'historien se rue sur les recueils de sources qu'on publie. Qui sait si des archives qu'il ne connaît pas ne cachent pas des pièces inestimables ? Peu importe le sujet du volume, cela vaut la peine d'y jeter un coup d'œil.
- 2 Le livre de H. Kessler et de G.E. Kornilov mérite bien sûr plus qu'un regard furtif. Dès l'abord il exige de savantes recherches. En effet, en suivant l'usage soviétique, les éditeurs n'ont pas songé à s'identifier autrement que par les initiales de leurs prénoms. Seul un travail de bénédictin permet d'établir qu'il s'agit ici de Gijs Kessler, alors que même des enquêtes approfondies par le biais d'internet ne restituent à Kornilov que les

premières lettres de son prénom et de son nom patronymique. Mais le volume n'en reste pas moins digne d'attention par le luxe d'informations qu'il fournit sur la situation économique des fermes collectives et des kolkhoziens de l'Oural entre 1935 et 1953.

- 3 Le recueil est divisé en trois parties qui couvrent les années d'avant-guerre, celles de guerre et la période 1945-1953. Environ un tiers, voire plus, est consacré à des matériaux, le plus souvent avec quantité de données chiffrées : approvisionnement des paysans en denrées et en biens de consommation d'origine industrielle ; part du travail qu'ils accomplissent au kolkhoze et ailleurs (y compris sur leur lopin individuel) ; vente et achat par les villageois de produits au marché ; impôts et livraisons obligatoires accablants. Les informations apparaissent souvent sous forme de tableaux statistiques, ce qui peut rebuter certains lecteurs.
- 4 Loin sont les temps où l'on pensait déchiffrer les sociétés en pratiquant l'histoire économique et quantitative. Désormais se pose de plus en plus la question de la pertinence des catégories statistiques que les administrations appliquent dans le monde entier. De même, la fiabilité des données communiquées par les officiels soviétiques demeure assez incertaine. Somme toute, ces derniers avaient tendance à omettre de signaler les problèmes qui témoignaient de l'insuccès de leurs activités, à embellir leurs rapports et à dissimuler leurs erreurs.
- 5 La plus grande prudence s'impose donc dans l'usage de ces données. Il se peut, par exemple, qu'elles soient exactes quant au nombre de ménages qui avaient abusivement élargi leur parcelle individuelle avant que Moscou n'ordonne en 1939 aux autorités locales de reprendre les terres spoliées. Malheureusement, le document que les auteurs publient ne porte que sur un district où 3 % des exploitations étaient en faute. Il serait peut-être hasardeux d'en conclure que c'était le cas dans le reste de la région et certainement erroné de penser qu'il en allait de même dans le reste du pays. Après tout, le commissariat à l'Agriculture (dont le parquet contestait les chiffres comme trop bas) rapportait que 45,7 % des familles kolkhoziennes occupaient illégalement des terres.
- 6 Là comme ailleurs, les auteurs auraient pu comparer en note les conditions de l'Oural à celles de l'URSS. Il serait sans doute instructif de confronter les données démographiques ou le régime alimentaire des paysans de l'Oural avec ceux du pays ou d'autres provinces. Les tableaux énumèrent à profusion les prix et les revenus en roubles courants, ce qui ne signifie rien si l'on ne connaît pas la dépréciation de l'argent, les revenus des citadins et les prix dans les villes...
- 7 Cela étant dit, cette masse de tableaux renseigne sur des questions variées : part des femmes dans les travaux du kolkhoze ou dans les lopins ; mortalité ; infractions commises par les dirigeants des districts, des kolkhozes et des stations de machines agricoles ; produits des différents types d'exploitations ou denrées consommées. Mais on a toutes les raisons de se défier des statistiques compilées par les administrations régionales et locales à l'intention des organismes supérieurs de la province et de l'URSS. Prenons par exemple un tableau sur le maigre revenu que les paysans de l'Oural percevaient dans les kolkhozes ; ou un autre comparant leurs achats de produits industriels à la veille de la collectivisation et en 1936, d'où il ressort qu'à cette dernière date ils achetaient autant de vodka et un peu plus de cigarettes qu'avant, alors qu'ils se procuraient beaucoup moins de savon, de textiles, de *mahorka* (tabac de qualité inférieure), de kérosène ou d'allumettes. Il n'est pas exclu que le chercheur se trompe s'il prend au sérieux toutes ces données. Il peut cependant se demander si la chute de consommation de *mahorka* de presque 50 % et celle de kérosène d'environ 55 % étaient

dues à l'abandon par les kolkhoziens de leurs mauvaises habitudes, au progrès foudroyant de l'électrification, à la faiblesse de la production ou à la distribution chaotique des marchandises.

- 8 C'est au chercheur de décider de l'importance qu'il accordera à ce genre de statistiques, surtout s'il n'a pas sous la main de données sur la production et sur la commercialisation de ces articles au niveau national. Mais il peut relever que les officiels qui ont dressé notre tableau ont pris soin d'inclure l'acquisition de lits en fer, de bicyclettes, de gramophones, d'instruments de musique et de machines à coudre. On peut se demander si, comme le suggèrent les chiffres, les villageois achetaient vraiment 245,4 fois plus de cette dernière catégorie qu'auparavant et si seulement ils disposaient de la première avant la collectivisation. En revanche, on peut se risquer à conclure que ces produits symbolisaient la prospérité que le pouvoir soviétique était censé amener.
- 9 Les catégories choisies pour comptabiliser le travail, le bien-être, les problèmes, les succès et les échecs peuvent en dire plus que les chiffres qui les concernent. Ce que l'on a jugé digne d'être mesuré et ce qui ne méritait pas de l'être est aussi parlant que les résultats quelque peu aléatoires des enquêtes. Ainsi l'attention accordée à l'électrification du travail, des fermes d'État, des kolkhozes et des stations de machines est remarquable, surtout sur fond d'absence de données sur l'électricité dans les maisons paysannes. Il se peut qu'on en trouve abondamment dans les archives de l'Oural. Toujours est-il qu'il n'y a dans les rapports et dans les télégrammes du recueil qu'une vague demi-phrase sur le courant qui éclairait les isbas. De plus, c'est dans le chapitre consacré à la culture et au mode de vie des kolkhoziens d'après-guerre qu'on la trouvera.
- 10 Voilà qui illustre à merveille une des grandes faiblesses du recueil : selon le titre, il porte sur la vie kolkhozienne dans l'Oural. Or, à y regarder de plus près, le volume parle bien davantage de la représentation que se faisaient les officiels des fermes collectives (ou de celle qu'ils voulaient projeter) que du monde réel des kolkhoziens. Chaque partie comporte des chapitres intitulés « La voix des paysans » et « Culture et mode de vie ». Ils remplissent moins de cent des huit cent quarante pages qu'occupent les documents.
- 11 La voix des villageois s'exprime par des lettres de doléances et par un petit nombre de rapports sur l'état d'esprit des masses. Adressées aux autorités, les plaintes sont fondées sur des stratégies discursives que les gens jugeaient opportunes et reproduisent plus ou moins habilement les stéréotypes du style officiel. Reflètent-elles le langage que les paysans parlaient entre eux ? Les rapports sur le climat social sont à peine moins problématiques. Ils sont très instructifs sur ce que les officiels n'aimaient pas entendre. Il est dommage que ces matériaux soient rares dans le livre.
- 12 Quant à la culture, la fascination des auteurs pour les statistiques les entraîne à citer, entre autres, celles sur le budget-temps des paysans. Le lecteur doit donc croire que, pour répondre aux enquêteurs en 1934 et en 1936, les kolkhoziens ont chronométré les heures et les minutes qu'ils consacraient aux « divertissements » et « à la participation à la vie sociale », comme l'indiquent les rubriques correspondantes. Sur la foi du recueil, culture et mode de vie se résumaient à peu près en : collecte de cadeaux pour l'armée ; pourcentage des familles qui lisaient des journaux ; défense antiaérienne ; nombre des haut-parleurs qui diffusaient les émissions de radio ou longueur des câbles qui amenaient l'électricité jusqu'aux kolkhozes.
- 13 L'énumération est un peu sommaire. Suggère-t-elle que les auteurs s'en remettent aux critères des autorités soviétiques quand ils croient saisir la vie paysanne dans les campagnes collectivisées ? Certes, la paperasse officielle n'était pas rédigée pour éclairer

l'historien sur la civilisation rurale. Il n'en reste pas moins que les auteurs ont fait très peu d'efforts pour dénicher des documents qui laisseraient entrevoir quelque chose de l'épaisseur du quotidien et de l'expérience vécue des gens.

- 14 Les sources qu'ils citent sur le nombre des églises fermées n'expriment ni les opinions religieuses ni les croyances populaires qui n'avaient pas disparu avec les lieux de culte. Les données sur le travail au kolkhoze et sur les prix du marché n'informent pas sur les mille petites tactiques pour échapper aux corvées ni sur les manifestations d'un esprit singulier d'entrepreneur, toutes choses qui ne se prêtaient pas aisément aux enquêtes statistiques. Les chiffres sur la faible participation des kolkhoziens aux cercles d'études sont loin de documenter les façons dont ils passaient leur temps libre. On n'apprend rien non plus sur les réseaux sociaux dans les villages, sur les formes de sociabilité, sur les solidarités et les conflits, sur les figures d'autorité, sur les jeunes, sur les personnes âgées, sur l'impact de la culture des masses, sur les résidus du folklore traditionnel, sur la nature de l'engagement pour ou contre le régime. Rien sur l'habitat et l'habillement, indices pourtant révélateurs du niveau de vie. Les purges sont présentées par des articles de la presse locale sur un procès de responsables subalternes ; la grande campagne d'après-guerre contre le vol des biens collectifs, et plus généralement contre la criminalité, est absente.
- 15 L'une des raisons de ces carences est qu'en choisissant leurs sources, les auteurs ne voulaient pas s'aventurer au-delà des sentiers battus. La grosse majorité des documents provient d'une dizaine d'inventaires d'un fonds d'archives, celui de la Direction régionale du parti de Sverdlovsk. Les débats sur la constitution en 1936, les archives du parquet, de la Cour, de l'Éducation nationale, des administrations de la Santé publique, les archives régionales du Komsomol, celles de l'Union des écrivains de l'Oural et des Instituts d'ethnographie de Moscou et de Leningrand n'ont nullement été exploités. Aucun effort des auteurs pour dépister journaux intimes, correspondances privées, mémoires, œuvres littéraires, avant tout celles d'écrivains et de poètes amateurs. C'est pourtant une évidence que de telles sources renseignent au mieux sur la vie quotidienne, les mentalités et les pratiques sociales.
- 16 Bref, Kessler et Kornilov ont soigneusement évité le travail d'archéologue qui fait partie prenante de la recherche historique. Espérons que leurs lecteurs n'y rechigneront pas et parviendront à faire bon usage du volume.